[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Manuscrits de Jean-Joseph Rabearivelo](#)[Collection](#)[Le poète](#)[Collection](#)[Chants pour Abéone](#)[Item](#)[Chants pour Abéone \[Tps2\]](#)

Chants pour Abéone [Tps2]

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

18 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, Chants pour Abéone [Tps2], 1925-1928.
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/20>

Description & analyse

DescriptionLes bordures sont effritées, le papier pelure chiffonné.
Le f° 1r porte la dédicace, avec signature machine J.-J.R., s.d.
Les 3ers feuillets sont collés, les suivants simplement assemblés en livre.
Pas de pagination mais poèmes numérotés (Prélude, I, II, II, III, III, IV à XIII).
Des corrections manuscrites au crayon ou à l'encre indigo.

Éditeur(s) de la ficheKarolina Resztak (15-09-2014) ; Xavier Jar Luce (6-07-2015)
RévisionSylvie Giraud (23-03-2017)

Informations générales

LangueFrançais
CoteNUM POE TAP1 Chants Abeone, abréviation dans les *Œuvres complètes* : TP1.CHAB
Nature du documentTapuscrit
Collation9 (f.) 310 x 400 mm ; 1 (f.) 280 x 190 mm
SupportFeuille, papier pelure
État général du documentBon
Localisation du documentFonds Rabearivelo, Institut Français, 14 avenue de

l'Indépendance, 101 Antananarivo - Madagascar

Informations éditoriales

Publication Première édition : Jean-Joseph Rabearivelo, *Chants pour Abéone*, Henri Vidalie (éd.), édition de luxe de 50 exemplaires, Tananarivo, 1936.

Dernière édition : Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes II Le poète - Le narrateur - Le dramaturge - Le critique - Le passeur de langues - L'historien*, édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Laurence Ink, Liliane Ramaroso et Claire Riffard, Paris : CNRS Éditions, 2012, 1790 p., coll. Planète Libre, p. 169-201.

Présentation

Date [1925-1928](#)

Genre Poésie (Recueil)

Mentions légales

Propriété intellectuelle et matérielle :

Famille Rabearivelo

Dépôt physique des originaux :

Institut français, 14 avenue de l'Indépendance, Antananarivo Madagascar

Demande de communication : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Karolina Resztak](#) Notice créée le 15/09/2014 Dernière modification le 01/09/2022

V

Ainsi, ô ma jeunesse, ô ma jeunesse en fleur,
je te sacrifierai ! Ta naissante couleur
mourra sous d'autres cieux, et, comme une corbeille
de fleurs entre les mains prodigues d'un enfant,
tu te dépeupleras de la riche merveille
qui de promesses gonfle éperdument ton sang !
Un rivage inconnu couvrira tes épaves;
le vent des bords marins aux astuces suaves
dispersera ton souffle au long des ports lointains ;
sa lente violence épuisera tes forces ;
et, quand tu sortiras de ces nouveaux destins,
tu seras, ô Jeunesse, un arbre aux branches torses
mais duquel sont cueillis ou sont tombés les fruits !
Tu ne seras qu'un temple aux quatre murs détruits,
mais tes débris, hélas ! sur la terre étrangère
où tu auras été, Jeunesse, resteront !
Et la déesse, à qui je dédie et confère
tes beaux autels fleuris, se cachera le front !

12

XIII

Les craintes de partir, nous ne les sentons plus,
Lys-Ber, et les jours vains de peur sont révolus !
Le Rondeau du départ chante faux aujourd'hui
pour nous, et ses sanglots nostalgiques ont fui
tellement, que nos cœurs n'ont plus d'autres tortures
que celles de rester en la même Nature !
Une soif d'inconnu nous brûle et nous possède,
et, déjà, nous poursuit, nous hante et nous obsède
l'appel des ciels nouveaux et des visages étrangers ;
nous ne nous reconnaissons plus ; nos cœurs ont si changé,
qu'à nous-mêmes ils sont devenus incompris !
Mais nos rêves, Lys-Ber, sont des rêves fleuris,
et cueillons-y la paix qu'encore nous ne sûmes
avoir en ces milieux sombres où se consomment
nos forces !

Ah ! laissons médire du ravage
que fait en nous l'attrait des plus lointains rivages,
ces sanglots de pitié vaine et d'erreurs enflés !
Et, lorsque près du havre, ils diront : "Plaignons-les."
du haut du balcon vert où Baudelaire s'accouda,
répondons par le chant du Moesta et errabunda !

XII

GLOSES MUSICALES

I - D'amertume vêtue et de lune, tu joues,
ce soir de nonchaloir, l'ADIEU du divin sourd ;
et vers moi quel émoi long à la fois et court
vient ! Le vent de la mer ! Il vibre sur mes joues...

Bonheur d'une heure au coeur du voyageurs ^{éclos} !

Le mol balancement de la mer et des flots
m'invite à t'oublier, cher ennui qui m'irrites :
Grand départ sans retard ! Pages graves écrites
au livre de ma vie ivre !

Ainsi, délivrés,
plus ne traîne mon coeur au gré des vains regrets,
et moins clame mon âme au mal morne mais calme !
Voici : Souple et courbé, s'ouvre un amour de palme,
m'obombrant de son bond frissonnant et frileux;
voici l'intensité du feu des âtres bleus
allumés en la nue où la lune endormie
éparpille en silence un souffle d'accalmie ;
et des rêves, là-bas, vont verser des oublis
spécieux dans mes yeux que trouble le roulis;
et, suave, ondulant sa brune chevelure,
La Nuit épanouie exhorte ma voilure
à fendre hardiment les plus lointains des flots...

Oh ! ce bonheur au coeur du voyageur éclos
par le rythme animant le morceau que tu joues,
Mary ! Toute la mer se verse sur mes joues !

XI

opalescence

De ma jeunesse le tombeau,
ainsi qu'un bleu mirage,
surgira du fond d'un naufrage
de barque à la Rimbaud;
et, sur son tertre maritime,
au gré des flots mouvant,
égorgera, pieux, le vent
du large des victimes.-
La ~~l~~atescence de la mer,
la pureté de l'onde
où couve un mystérieux monde,
mourra, tandis qu'amer
un cri de colombe étranglée,
qu'on prit sous d'autres cieux,
pleurera ses bocages bleus
au pied du mausolée
sous les inexorables crocs
d'un fier oiseau sauvage
venu d'un aride rivage
tout hérissé de rocs...
Son sang de pourpre ardente et sombre,
coulant sur d'éternels
couchants, ~~seront~~ *de* solennels
dons à porter à l'Ombre
avide, errante en ce tombeau
qui, comme un bleu mirage,
survivra seul à ton naufrage,
ô barque de Rimbaud !

ma

X

Ta barque! Qu'elle soit comme celle d'Ulysse!
Que près d'une rade fleurie,
altière et triomphale, elle vogue et se glisse!
Et je reverrai ma patrie,
fort comme celui-là que chanta du Bellay
d'expérience et de raison,
et sachant divertir mon grand cœur désolé
dans les fanes de sa saison
première, et de marcher sans l'ombre matinale
ni la fraîcheur ensoleillée
du printemps! Exhorter sa tristesse automnale
de verger aux fleurs dépouillées,
par la promesse en or vivante en ses rameaux
que plie et courbe le Regret,
et par les sons ardents et nouveaux des pipeaux
qu'en ses débris je taillerai!

Jeunesse à disperser, demain, parmi le sable
brûlant d'une terre étrangère,
je ne me plaindrai pas que, charme périssable,
grâce d'une heure ~~et~~ passagère,
tu me quittes, pourvu que je puisse élever,
ô toi qui ne reviendras plus,
des chants! Et la pitié fidèle cultiver
autour de ton vain tumulus!

IX

Jeunesse agonisante au seuil du rivage exotique,
toute la vie éclate encore en toi : Le viatique
t'est donné par la force et l'amour de nos morts !
Va, n'appréhende plus que se fane ton corps,
que te consolent les moissons de promesses fleuries
dont parfumeront ta langueur d'ineffables féeries :
Le pays de Cocagne où tu t'effeuilleras,
tandis que les palmiers élèveront leurs bras
vers le ciel, comme pour cueillir la floraison absconse
--mais qui fait juter du parfum--des étoiles, et qu'on se
couche sur des lichens et des mousses marins,
bercé suavement par des chants de serins,]
et que, tentatrice impuissante et fleur épanouie
vainement pour ton fier dédain, la splendeur inouïe
qui fulgure au regard des filles de la nuit
mourra pour n'avoir pas enchanté ton ennui
occupé par l'oubli total de la perfide Parque
et par le souci d'enrichir de rêves bleus ta barque !

VII

Raconte-lui, Jeunesse : --

"Au rythme de la mer,
seul a chanté pour moi le sentiment amer
de l'absence. Mon coeur, à la joie éphémère
qu'offraient pour l'amuser de sa peine têtue
les charmes d'une chair douce et claire vêtue,
n'a pas, même une fois, défailli. Ma vertu
était sans tache ainsi que la pulpe nacrée
des cocos et leur jus à la saveur sucrée.
Chaque nuit, pour distraire et tromper mon regret,
tandis que plus profond était mon ciel d'exil,
j'écoutais du balcon le sonore babil
des passantes au timbre ardemment inutile ;
plus d'une avait la fleur des seins épanouie,
et répandait dans l'air torride de la nuit
la perfide fraîcheur de son parfum d'ennui ;
mais mes yeux, occupés à poursuivre un beau rêve,
se fermaient fièrement ou, rivés sur la grève,
invitaient du départ heureux l'agile nef !"

VI

Alors, ô ma jeunesse, ouvre-lui tes beaux bras,
tes beaux bras décharnés,
et dis-lui d'un ton sûr que tu lui reviendras,
et que tu lui renais ;

dis-lui que l'arbre mort en core a ses racines
et ses forces ferventes
qui, malgré les rigueurs des atteintes marines,
ont su rester vivantes ;

que les félines mains, ni le geste brutal
mais qui sait défaillir
des humides beautés au parfum de santal,
ses fruits n'ont pu cueillir.

Oui, Jeunesse restée aux bords lointains, pour qu'elle
revoie en sa pensée
ton âme sans détours, ton coeur pur et fidèle,
dis-lui ton odyssée !

à
ma mère,
Sahondra
et Mary Rabako,
affectueusement

J.-J.R.

IV

J'écarte des ficus les branches ténébreuses
afin de parvenir aux retraites heureuses
où repose le souvenir de nos vieux Rois
et gisent les tombeaux des beaux jours d'autrefois.
Quelque chose de mort et d'archaïque y pèse;
un silence y promène un deuil que rien n'apaise
car la Colline sainte a le cœur dévasté !
Et, n'était ce buisson ombreux, sa nudité
s'offrirait à nos yeux !

Débout sur ces augustes
débâs, ces tumulus abolis ou vétustes,
venu pour supplier les âmes de mes morts
d'accompagner toujours mon esprit et mon corps,
Hart, je pense à vos chants ainsi qu'à leur sagesse,
et je ne puis ne pas craindre pour ma jeunesse !
Quoi ! loin du sol natal, dévolue au Regret,
sa pourpre floraison de sang j'effeuillerai !
En vain, les dieux rendront mon existence claire,
et les aïeux, sur moi, leurs ombres tutélaires
tendront : Le souvenir des précoces moissons
de mes forces vivra !... Quelles tristes chansons !

Pourtant, l'évasion vers la mer nous enivre,
souplesse incontinent en nous qui se délivre
et qui veut se briser au moment du retour,
plutôt que de mourir sans avoir vu le jour !

III

Pierre Camo, combien me sont plus chers vos livres
depuis qu'au fond de moi je sens des rêves ivrés
et pressés d'aborder des terres inconnues !
Je les savoure ainsi que des pulpes charnues
au parfum captivant ! Ils me font voir en songe
cette vie à venir dont l'attente m'excède :
Tétant l'âpre Langueur qui se couche et s'allonge
dans l'ombre, me voici que tourmente et possède
un sentiment amer de joie et de regret
mêlés!

En vain, je chante : Un arpège secret
insinue à ma voix je ne sais quels sanglots,
et ni le rythme ardent des chants des matelots,
ni la sonorité des étranges couleurs
qui m'éblouissent ne savent donner un ton
décisif de liesse et de calme bonheur
à ma lyre !

Camo, comme de chez Pluton, - J
alors, je me croirai, au terme du voyage,
revenu : Des odeurs de mort et de naufrage
parfumeront le front ridé de ma jeunesse,
et j'attendrai longtemps avant qu'elle renaisse !

Ah ! nos désirs sont fous, vaines, nos espérances
d'amuser et charmer notre vie inégale
en des pays lointains aux sombres attirances :
Rien ne vaut la douceur de la terre natale !

III - O ma mère, je sors d'un rêve musical
dont m'ont charmé l'ardeur et la tonalité;
pourtant, de ce pays qui ne m'est pas natal,
je vous reviens avec un coeur désenchanté !

J'ai vu s'épanouir des aurores splendides,
roses comme un bouche enfantine, promises
à ma nef, et, sortant des plus belles Florides,
et gonflant de l'azur l'outre avide, des brises

donner une saveur de bonheur et d'oubli
à ma coupe où fondait le regret de l'exil;
je me suis vu devant un golfe plus fleuri
et chantant qu'un jardin où sourit tout l'Avril;

mais, comme mon navire allait jeter son ancre,
beau comme enfant de choeur officiant dimanche,
tout se désagrèga, tout s'estompa ! Quelle encre
huileuse a donc craché sur cette page blanche ?

Et j'ai besoin, ce soir, mère, de votre front
tranquille, de vos bras et de votre regard :
Seuls miroirs apaisants où point ne s'offriront
les mirages déjà qu'obsède le Départ !

II - Et toi, chère Bahondra, au moment où se gonfle,
de songes la voile nocturne,
et de miel latescent, de lait limpide est comble
la coupe sombre de la lune,
tu trompes mon regret avec l'effet d'un rythme
évocateur de mélodie
à la Schubert. Je sens la crainte qui m'opprime
s'offrir à moi comme enfantine !..

Je vois, dans l'infini d'un rêve bleu, des golfes
s'enfoncer sous des palmes vastes
où des soleils de pourpre ardente se dissolvent;
où, comme des oeufs sur des vasques,
se jonglent des parfums frais, inconnus et troubles;
où se disputant une pulpe
immense, des oiseaux d'or s'ébattent par couples
et font s'épanouir leurs huppés...

Le sortilège, hélas ! a tôt brisé son charme,
car, comme une fuite rapide
de naïade, le ton s'est tu !
Oh ! ce grand calme
pèse en mon cœur qui bat plus vite !

II

Bientôt, il connaîtra le long frémissement
qui du port boréal parcourt le firmament ;
il verra l'étendue immense et désertique
du sable auquel le pas des femmes exotiques,
en un souple, et mouvant et nombreux frisselis
de pagnes bigarrés, arrachera des cris ;
à son regard perdu s'offrira l'éternelle
lumière qui nourrit les champs de citronnelles ;
il entendra, mêlés aux chants des mariniérs,
les échos de l'appel des boeufs sous les palmiers ;
et le vent, bondissant sur les flots et les vagues,
lui fera respirer les parfums chers mais vagues,
de sa ville natale où l'attendent les siens !
Alors, ô mes aïeux, se noueront les liens
plus fortement en son âme, qui vous unissent !
Il formera le vœu que le plus tôt finissent
son exil, son voyage au multiple tourment !
Il fermera les yeux au bel enchantement
de la mer océane, et son âme assagie
ne saura plus céder à tant de nostalgie !

I

Puisque je partirai demain pour l'aventure
et qu'un destin d'errant changera ma nature
sédentaire, puisque sous de nouveaux climats
je vais vivre au milieu des lourds parfums des mâts
ainsi que le frisson innombrable des palmes
qui couvrent de leur ombre éternelle les calmes
rades, puisque mon cœur meurtri mais résigné
devant tout l'Inconnu vous sera éloigné,
O mes morts, me voici, par ce soir de bruines :
Je m'agenouille sur les dernières ruines
qui cachent vos fronts nus mangés par les fourmis
auxquels ne pensent plus vos fils présents, hormis
ceux qui vont partir et dont une douleur vive
fâne l'arbre vital et tient l'âme captive !
O mes morts, me voici ! Daignez m'entretenir !
Que votre âme, un instant, revienne pour bénir
mon grand départ ! Sortez de cette solitude
gravement désolée où quelque ingratitude
délaisse impunément votre mémoire ! O morts,
faites que mon vaisseau connaisse d'heureux ports !
Veillez sur votre enfant durant son aventure,
lui qui ne craint rien, sauf d'être sans sépulture
ou d'offrir ses derniers restes -- sa chair, ses os
et sa jeunesse verte -- à la faim des oiseaux !

et jami

XVI
P. rélué

En vain, je saurai, ô livres
propagateurs de la force
à prendre aux espaces libres
des savanes et des mornes,
en vain, je saurai goûter,
grâce à vous, le clair éther;
en vain, je lirai Lavaud,
Camo, Toulet, Hart; en vain,
viendront les Océanides *chaude*
danser sur les plages nues,
qui le front paré de palmes
fraîches ou de fleurs de pourpre,
qui les seins chauds pleins de charmes
comme un fruit double qui s'ouvre
aux caresses du soleil;
en vain, le charme éternel
du voyage m'étreindra :--
Résisterai-je au chagrin
que souffrit jadis Ovide
devant la mer désertique?

Plus fortes que les lianes
aux vieux tombeaux enlacées,
les grâces virgiliennes
de la terre de ma race,
de la terre de mes morts
ainsi que de mes amours
viendront au bord de la mer,
viendront se refaire aimer,
et, dans mon âme fragile, *oublieuse*
mettront de la nostalgie, *quel ardent malaise!*

J.-J. RABEARIVELO.

P r e l u d e

En vain, je saurai, ô livres
propagateurs de la force
à prendre aux espaces libres
des savanes et des mornes,
en vain, je saurai goûter,
grâce à vous, le clair éther;
en vain, je lirai Lavaud,
Camo, Toulet, Hart; en vain,
viendront les Océanides
danser sur les plages nues, *chauds*
qui le front paré de palmés
fraîches ou de fleurs de pourpre,
qui les seins chauds pleins de charmes
comme un fruit double qui s'ouvre
aux caresses du soleil; *
en vain, le charme éternel
du voyage m'étreindra:--
Résisterai-je au chagrin
que souffrit jadis Ovide
devant la mer désertique ?

Plus fortes que les lianes
aux vieux tombeaux enlacées,
les grâces virgiliennes — *Et la terre de ma race,*
de la terre de mes morts
ainsi que de mes amours
viendront au bord de la mer,
viendront se refaire aimer,
et, dans mon âme oublieuse,
mettront quel ardent malaise!